

Post-vérité : la raison du plus fou

TRIBUNE

Alain Cambier

Docteur en philosophie

Parce qu'elle témoigne d'une dénégaration pathologique des faits, la post-vérité est le creuset de tous les négationnismes, explique le philosophe Alain Cambier.

Publié le 19 janvier 2017 à 14h32, modifié le 20 janvier 2017 à 14h41 | Lecture 6 min.



A un meeting de Donald Trump dans le Colorado, en octobre 2016. DARCYPADILLA/VU POUR "LE MONDE"

Par Alain Cambier, philosophe

La « post-vérité » est synonyme de *bullshitting*, de l'art de « dire des foutaises », parce qu'elle discrédite le *fact checking*, la vérification des faits. Elle révèle ce qu'avait déjà pointé Hannah Arendt, dans un texte intitulé « Vérité et politique » : la vulnérabilité des vérités de fait. Alors que les vérités de raison – comme les démonstrations mathématiques – semblent s'imposer de manière nécessaire, il n'en est pas de même des vérités de fait. Les vérités de raison possèdent en elles un élément de coercition qui leur fait résister à toute tentative de remise en question arbitraire. En revanche, l'autre type de vérité y semble plus exposé.

L'irrévocabilité de ce qui est arrivé

Les vérités de fait se révèlent fragiles, parce qu'elles sont marquées du sceau de la contingence : elles appartiennent au champ perpétuellement changeant des affaires humaines. Le propre même d'un fait historique est qu'il aurait pu ne pas se produire ou se produire autrement. Cette contingence des faits est amplifiée par l'impact de la liberté humaine. Aussi, les faits historiques ne peuvent être étudiés selon un modèle déductif strict : ils relèvent d'une raison interprétative qui produit des récits. Pourtant, même si diverses interprétations sont possibles, elles ne peuvent remettre en cause

l'irrévocabilité de ce qui est arrivé.

La vérité de fait renvoie au caractère irréversible des événements humains. « *What's done is done* », ce qui est fait est fait : l'obsession de Lady Macbeth témoigne du désespoir ressenti devant l'irréparable. Tout ce qui a été fait peut être refait autrement, mais le fait d'avoir commis un acte ne peut lui-même être défait. A ceux qui s'interrogeaient sur les responsabilités respectives quant au déclenchement de la première guerre mondiale, Clemenceau répondait : « *Je n'en sais rien, mais tout ce dont je suis sûr, c'est qu'ils [les historiens du futur] ne diront jamais que le 4 août 1914 la Belgique a envahi l'Allemagne.* » En recueillant des dates, des lieux, l'historien désigne les événements comme des objets : ces désignations jouent le rôle de noms propres et valent comme engagement ontologique. En opérant le déni des faits commis, les négationnistes favorisent plutôt leur répétition.

Persister à croire ce que l'on croit déjà

Les activistes de la post-vérité ne peuvent être considérés comme de simples menteurs. En politique, le mensonge n'est pas nécessairement une faute : après tout, toute vérité n'est pas nécessairement bonne à dire et son établissement relève plus d'un critère de pertinence que de véracité inconditionnelle. A l'inverse, l'apologie de la vertu et la confusion entre morale et politique peuvent conduire à la Terreur.

S'il trompe son interlocuteur, le menteur le fait d'autant plus qu'il connaît exactement la réalité et ne se fait pas d'illusion sur elle. En revanche, l'obsession du négationniste est de ne surtout pas connaître la réalité telle qu'elle est. C'est pourquoi ce dernier s'emploie à ruiner systématiquement la vérité des faits : il construit laborieusement un millefeuille argumentatif, en choisissant quelques éléments qu'il manipule et sort de leur contexte, voire en en inventant de toutes pièces, pour rendre crédibles ses projections imaginaires.

Les motivations de la post-vérité ne sont pas bien sûr l'idéal d'exactitude, mais celui de rester fidèle à tout prix à ses présupposés. Plutôt que de prendre conscience des dérives commises par ceux qui se réclament des mêmes préjugés, le propagateur de la post-vérité préfère s'efforcer de nier les faits pour ne pas avoir à se remettre en question.

Aussi avons-nous affaire à un plus grand ennemi de la vérité que le menteur : ce dernier n'ignore pas le principe de réalité, alors que le premier s'en émancipe radicalement. C'est pourquoi, comme écrit l'essayiste américain Harry Frankfurt dans *De l'art de dire des conneries* [10/18, 2006], « *Un monde de mensonges responsables est peut-être plus sûr qu'un monde de conneries irresponsables* ».

Délire assumé

Les activistes de la post-vérité se situent aux antipodes de la méthode scientifique. Ils relèvent plutôt de ce que le philosophe américain Charles Sanders Peirce a appelé une « *méthode de ténacité* » qui préconise, de la manière la plus bornée, de persister à croire ce que l'on croit déjà. Dans un texte intitulé « Comment se fixe la croyance », publié au sein du recueil *Textes anticartésiens* [Aubier, 1992], il écrit : « *Il n'y a rien de plus antiscientifique que l'état d'esprit de ceux qui essaient de se raffermir dans leurs premières croyances.* »

L'attitude des activistes de la post-vérité confine à une sorte de délire assumé : ainsi, le théoricien du complot se veut très cohérent dans les mécanismes de son argumentation paranoïaque, mais sa « *cohérence* » n'est encore que l'expression de sa volonté obsessionnelle de rester fidèle à sa croyance initiale. Au nom de ce nihilisme cognitif, il renforce son aveuglement : que ma croyance soit sauve, le monde dût-il en périr !

Aussi, les activistes de la post-vérité déniaient toute légitimité aux institutions établies et à tout ce qui permet de se repérer objectivement dans l'existence. A l'abri des réseaux sociaux, on se claquemure dans des « *bulles de filtres* » : chacun ne cherche alors qu'à se complaire dans le cercle étroit de ses croyances, en biaisant le débat public et en favorisant paradoxalement l'incommunicabilité.

Alors que l'exigence scientifique consiste à essayer d'infirmer ses théories favorites en les soumettant à l'épreuve du contrôle expérimental, il ne s'agit ici que de chercher sans cesse des confirmations à ses allégations. En science, « *le réel n'est pas ce qu'il nous arrive d'en penser, mais ce qui reste irréductible à ce que nous pouvons en penser* », précise Peirce. Et si les sciences expérimentales

prennent en compte le fait irréductible d'une réalité indépendante de nous, il en est de même pour l'ensemble de nos contenus objectifs de pensée qui présentent eux aussi une réalité indépendante de nos états d'âme : l'univers du sens n'est pas simplement l'affaire d'interprétations fantaisistes.

Comme l'a souligné le philosophe américain Hilary Putnam, dans *Raison, vérité et histoire* [Minuit, 1984], « *la croyance en l'existence de quelque chose comme la justice n'est pas une croyance en l'existence de fantômes* ». Il en est de même de l'ensemble des valeurs qui conditionnent une vie sociale en bonne intelligence. La dénégarion de tout objectivisme sémantique fait la part belle à la violence et aux rhétoriques qui confondent l'art de convaincre avec celui de persuader. Car, pour les activistes de la post-vérité, la force d'énonciation de celui qui parle devient l'ultime critère pour imposer sa volonté de puissance.

De la post-vérité à la post-politique

Les partisans de la post-vérité sapent les bases de tout réel débat politique dans un espace public institutionnalisé. Ce n'est pas le moindre paradoxe des activistes de la post-vérité que de tirer profit de la démocratie, tout en déniaient la valeur même de ses institutions. Les faits constituent pourtant la matière irréductible des opinions et leur diversité reste légitime aussi longtemps qu'elle respecte les vérités de fait. En stigmatisant les procédures du débat public, les activistes de la post-vérité opèrent des régressions consternantes, aussi bien épistémiques que politiques.

Loin d'être des révolutionnaires, nous avons ici affaire à des « *involutionnaires* » qui préfèrent se replier sur des dogmes identitaires. Pour ce faire, ils recourent à une « *philosophie de comptoir* » propice aux amalgames et flattent le populisme. Sous prétexte de dénoncer la « *pensée unique* », ils démissionnent de l'universalité de la raison et préconisent le retour à des stéréotypes archaïques. La collusion des communautés virtuelles fait la force de la post-vérité, mais nous montre aussi le côté le plus sombre de ce qu'est vraiment la post-politique.

¶ Alain Cambier est professeur de chaire supérieure, chargé de cours à Sciences Po Lille. Dernier ouvrage publié : *Qu'est-ce que la métaphysique ?* (Vrin, « Chemins philosophiques », 2016).

Alain Cambier (Docteur en philosophie)